

Mesdames et Messieurs,

Quelle grinçante ironie de nous retrouver ensemble aujourd'hui pour décortiquer le rire, ses implications, ses limites et, disons-le, ses inestimables et incommensurables vertus, dans une période de tristesse, entachée du sang de centaines de citoyens innocents. Il faut pourtant bien que la vie continue.

Je remercie chaleureusement les organisateurs de ce colloque de m'y avoir convié en qualité de « grand témoin » – ils ont eu l'amabilité de ne pas dire « gros », j'aurai pu me vexer ! Je vais m'efforcer, pour conclure cette journée studieuse, d'apporter ma modeste contribution à cette réflexion commune.

En politique, je me suis taillé une certaine réputation d'« humoriste », ce qui n'est pas nécessairement, nous y reviendrons, une étiquette avantageuse.

Permettez donc qu'avec vous je tire le bilan de mes frasques personnelles et que je vous fasse partager mon analyse sur l'humour au sein de notre société. J'évoquerai tout d'abord l'impact du contexte sur l'expression du rire, puis les acteurs qui s'y livrent et enfin les fonctions de l'usage du rire, principalement en politique.

Il me semble important de commencer par le contexte. Je le disais il y a quelques instants, nous vivons une période troublée. Ce n'est pas uniquement le fait des terribles événements de janvier ou du 13 novembre dernier, qui n'ont fait, à mon sens, qu'exacerber ou révéler des tendances profondes à l'œuvre depuis plusieurs années.

J'aimerais vous lire cet extrait, que vous ne connaissez pas, du *Moby Dick* d'Hermann MELVILLE : « *Quand l'homme prend l'univers entier comme une vaste blague, certains moments de cette affaire étrange et bigarrée que nous appelons la vie lui apparaissent terriblement cocasses et, bien qu'il n'aperçoive que vaguement l'esprit de cette blague, et bien qu'il se doute qu'elle se fait à ses propres dépens, rien ne le décourage, rien ne lui semble valoir la peine d'une discussion.*

Il encaisse tous les événements, tous les credo, toutes les croyances, toutes les persuasions et toutes les choses, pour si dures à avaler qu'elles soient, comme une autruche qui peut digérer des cartouches et des pierres à fusil. ».

C'est remarquable ce texte. Hermann MELVILLE, on connaît tous la baleine, mais c'est quand même une philosophie extraordinaire de la vie.

Quel détachement, quelle supériorité pour cet individu qui serait capable de rire de tout, de l'existence, de la mort, des religions, des idéologies, de ses propres malheurs... N'est-ce pas l'idéal absolu de l'humour ?

Et même si un tel individu existait, pourrait-il rire librement en toute situation ? Évidemment non, on ne peut pas tout exprimer ouvertement.

À ceux qui en douteraient, il suffit d'observer la vague des « Je ne suis pas Charlie » après l'abominable attentat du 7 janvier pour s'en rendre compte. Des lycéens jusqu'à certains intellectuels et autorités morales, d'aucuns ont exprimé cette parole singulière : oui le

massacre a été atroce mais, quand même, ces caricaturistes avaient blasphémé, avaient manqué de respect...

La « une » de Charlie Hebdo post-attentat caricaturant Mahomet et titrant « tout est pardonné », a pu être perçue comme une ultime provocation, elle a d'ailleurs été floutée dans les médias anglo-saxons, dont le rapport au religieux n'est pas celui de notre république laïque.

Le monde a « été Charlie » durant quelques heures. Au fil des jours, des mois, face à l'expression renouvelée de cet humour corrosif et impitoyable, tels ou tels s'en sont éloignés, ont dénoncé un journal qui décidément tendait le bâton pour se faire battre...

Les mêmes réactions sont réapparues au moment de la « une » caricaturant le petit Ilan, cet enfant immigré mort sur une plage ; celle moquant l'avion russe victime d'un attentat en Égypte ; ou encore celle qui a suivi le massacre du 13 novembre, montrant un personnage criblé de balles et dégoulinant de champagne.

Il y a toujours des victimes, des communautés, des individus, qui se sentent offensés par cet humour dérangeant.

Ce n'est pas un épiphénomène : nous sommes précisément là au cœur du débat sur le rire et la place du rire dans la société actuelle. L'humour peut-il encore être, c'était votre débat, irrévérencieux voire même insultant, injuste ?

Le problème n'est pas nouveau, souvenons-nous de la « une » de Hara Kiri « Bal tragique à Colombey : un mort », au moment du décès du Général DE GAULLE, ce qui entraîna la censure immédiate du journal.

Il existe désormais un tel degré de sensibilité qu'il semble difficile de pouvoir encore rire ouvertement de tout. À quoi est-ce dû ? Difficile d'en juger.

Peut-être à cette époque de la communication à outrance, où tout se sait immédiatement, où tout est amplifié jusqu'à l'excès et la déraison, comme l'illustre chaque buzz médiatique.

Cette sensibilité trouve en tout cas les moyens de sa revendication par le biais de la Justice. Les juristes présents aujourd'hui savent bien que nous vivons une période de judiciarisation croissante.

La France ne connaît pas encore la situation des États-Unis. Je vous l'avoue, j'attends avec délectation le jour où un enfant fera un procès aux parents qui veulent le forcer à manger des salsifis ; ou bien une douairière traînant devant la justice un fabricant de *sex toys*, qui n'aura pas réussi à lui procurer d'orgasme !

C'est peut-être le propre des citoyens d'une société individualiste de ne pas vouloir être contrariés dans leurs désirs, de considérer que tout ce qui n'est pas souhaité est un préjudice.

On peut parier que la justice aura fort à faire dans les prochaines années, en confirmant ou redéfinissant les limites de l'humour acceptable et de la liberté d'expression.

Évidemment, l'évolution des individus ne saurait se dispenser d'une évolution du droit, pour le meilleur ou pour le pire. Des lois vieilles d'un ou deux siècles peuvent être autant une tyrannie du passé qu'un sanctuaire bénéfique face aux soubresauts du présent.

Il serait exagéré de prédire le retour d'Anastasie, la censure. Par contre, chacun de nous peut être un artisan de l'autocensure, même dans une démocratie vivante.

Il y a là un sujet politique brûlant, symptôme d'une époque marquée par de multiples ruptures, nées de la mondialisation, de l'ère numérique, du réagencement des rapports sociaux...

Ajoutons que notre société est traversée par des problèmes importants de cohésion sociale, d'intégration de telle ou telle communauté, des rapports difficiles envers des héritages historiques douloureux, vecteurs d'enjeux mémoriels, comme le génocide arménien ou la shoah.

Vous avez sûrement encore en tête la boutade de Patrick DEVEDJIAN, lancée en septembre lors d'une conférence de presse concernant la répartition des migrants en Europe : « *Les Allemands nous ont pris nos Juifs, ils nous rendent des arabes* ». Il s'en est immédiatement excusé.

Faire une blague sur l'un de ces deux génocides, alors que, de nos jours, la sensibilité aux questions mémorielles est accrue, que des négationnistes – mues par une volonté de nuire – n'hésitent pas à remettre en cause la réalité des faits... oui, une blague en public sur un tel sujet est maladroite.

Hormis – et j'en viens à mon second point – de la part d'un Arménien ou d'un Juif. Je crois que, malgré un carcan de contraintes, un étai de politiquement correct toujours plus étroits, il est encore possible de rire de presque tout sans risques dans l'espace public, pour peu que cela ne vienne pas de n'importe qui.

Chacun devrait méditer cette phrase de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM : « *l'homme qui t'insulte n'insulte que l'idée qu'il a de toi – c'est-à-dire lui-même* ». Cela permettrait à ceux qui manquent d'humour et qui se sentent offensés, de relativiser...

Car, dans la période actuelle, c'est le statut de l'émetteur qui rend possible ou pas l'humour, qui crée ou non l'offense. Sans cela, il y a comme un doute que le rire ne soit une attaque, et c'est vrai que la frontière peut être mince.

Certains comédiens, aujourd'hui, n'hésitent pas à revendiquer un droit à l'humour, à la liberté d'expression pour mieux venir des propos ouvertement antisémites ou racistes, en en faisant d'ailleurs un fonds de commerce rentable entretenu par un hypothétique délire de persécution.

Là encore, c'est à la loi et au juge de trancher. Les actes passés et répétés de tels personnages, notamment leur proximité avec le milieu négationniste français, laissent peu de doute sur les intentions réelles qui se dissimulent sous couvert d'humour.

Malheureusement, ces agissements contribuent à accentuer l'obligation de légitimité dans l'exercice du rire.

Depuis plusieurs mois, Patrick TIMSIT a beaucoup de succès avec un spectacle judicieusement intitulé « On ne peut pas rire de tout ». Par exemple, il n'hésite pas à se moquer d'Hitler et de la shoah, dans la lignée ce que faisait DESPROGES il y a 30 ans.

On peut donc encore rire de choses graves et dramatiques – ce qui est plutôt sain et cathartique – mais certainement pas avec n'importe qui.

Une difficulté supplémentaire est que les outils de communication modernes offrent une telle résonance à un propos ou un dessin, que les humoristes ou caricaturistes n'ont plus le contrôle de leur auditoire.

Là encore, le cas de Charlie Hebdo est emblématique. Avant les attentats, combien de personnes achetaient le journal, qui était au bord de la faillite ?

Ce qui n'empêchait pas les dessins les plus polémiques de faire le buzz sur les réseaux sociaux. Et ce buzz incontrôlable peut rapidement tourner vinaigre, puisque les choses sont sorties de leur contexte, l'information est envoyée de manière abrupte et reprise au premier degré.

Comment s'étonner alors que la plupart des professionnels du rire préfèrent aujourd'hui abdiquer l'impertinence et l'outrance pour y préférer un humour plus policé, convenu, consensuel. Un humour qui ne sera pas mal interprété.

La génération des *Youtubers* incarne le paroxysme de ce phénomène, en se moquant uniquement de situations banales du quotidien, de leur quotidien, de leurs propres défauts.

C'est dommage car on se prive probablement de nouveaux COLUCHE et LE LURON. Relisez certains sketches de DESPROGES, par exemple lorsqu'il moque sur scène du suicide du Ministre Robert BOULIN... Inimaginable de nos jours !

Les hommes politiques ont exactement les mêmes problèmes. D'une part, ils subissent aussi cette perte de contrôle dans la diffusion et la réception de leur parole, eux qui sont constamment à proximité d'un micro ou d'une caméra, parfois à leur insu.

Ils ont également un double problème de légitimité. On peut se moquer facilement de ses pairs ou de son propre milieu, mais sortir de ce périmètre devient audacieux. Plus largement, il existe en politique une illégitimité à faire de l'humour, qui ne correspondrait pas à l'image du dirigeant sérieux et responsable.

Pour ce qui est de rire uniquement de ses semblables, en homme prudent, je ne me suis jamais écarté de ce principe, ce qui m'a évité quelques déboires. À l'exception notable d'une blague à l'endroit de Monseigneur DECOURTRAY, qui était cardinal et académicien français. J'avais alors lancé cette boutade : « *Monseigneur Decourtray n'a rien compris au préservatif. La preuve, il le met à l'index !* ».

À ma décharge, il faut préciser que l'honorable ecclésiastique s'était opposé à la première campagne de prévention télévisuelle contre le SIDA en 1988, encourageant le port du préservatif.

Ce n'était donc pas une blague gratuite mais faite dans le cadre d'un débat public. En réalité, on était sur un plateau de télé et DECOURTRAY, qui était un homme remarquable, s'était lancé dans ce qu'on appelle un tunnel. Moi je regardais ma montre et je me disais « *ça y est je vais être baisé pour la fin, il faut à tout prix que je le coupe* ». C'est là que je lui dis : « *Monseigneur, vous n'avez rien compris au préservatif !* ».

Et mes copains m'ont dit « *tout de même, tu as été un peu vache, c'est un homme très bien* ». On l'a vu d'ailleurs intervenir pour des malheureux. Et je lui ai envoyé un mot en disant « *Monseigneur, mes paroles ont dépassé ma pensée et je vous prie de m'excuser* ». Et il m'a

répondu gentiment sur papier cardinalice – je n’ose pas dire *slipisque* maintenant que la marque Éminence est partie... – « *Monsieur, après tout c’est bien fait pour moi* ». C’était quelqu’un de très bien.

Il y a en politique un rapport au rire compliqué qui vient non pas de la population – les gens sont toujours ravis d’entendre leurs hommes politiques se décoincer un peu et montrer qu’ils sont comme eux – mais du personnel politique lui-même qui conserve cette idée fausse que celui qui fait de l’humour n’est pas un individu sérieux et fiable.

Au cours de ma carrière, je peux dire avec lucidité que cela m’a porté préjudice et certainement coûté un portefeuille ministériel sous le gouvernement JUPPÉ. En fait, j’ai été Ministre deux nuits ! Jusqu’au moment où on déclare le Gouvernement sur les marches de l’Élysée. Voilà pourquoi je ne me suis pas privé, durant cette période, de le gratifier de plusieurs tacles bien sentis.

Par exemple : « *Avant ce gouvernement allait dans le mur, maintenant il klaxonne* », « *A force de descendre dans les sondages, il va finir par trouver du pétrole* », « *On atteint le fond de la piscine, maintenant il va creuser* », et enfin « *Le Premier Ministre voulait un gouvernement ramassé, il n’est pas loin de l’avoir !* ».

D’ailleurs JUPPÉ m’a dit « *mais pourquoi tu m’en veux ?* ». « *Mais comment ? Tu ne te rappelles pas que tu m’avais fait dire que j’allais être Ministre et j’ai rien vu.* » J’ai été viré avant les Jupettes, c’est quand même intéressant. Alors, en gros, il m’a expliqué « *avec ton humour...* », il craignait, lui qui est droit dans ses bottes, que je lui fasse un peu de concurrence dans les médias.

Contrairement à d’autres pays – voyez le discours annuel du Président américain pour le gala des correspondants de la Maison Blanche, qui a l’obligation d’être drôle. C’est formidable, on ne nous le passe pas assez parce que nos gens apparaîtraient aussitôt comme obsolètes. La classe politique française considère plutôt que rire et sagesse dans l’exercice des charges publiques sont incompatibles.

Le rire serait une légèreté, une inconsistance, je signalerai que c’était la conception que Baudelaire s’en faisait. Mais ce serait aller un peu loin dans l’analyse que de considérer que les politiciens français d’aujourd’hui sont consciemment baudelairiens...

Vous savez, la plupart savent à peine lire et écrire... J’en vois encore qui, au lendemain des élections, se présentent à l’Assemblée nationale alors qu’ils viennent d’être élus Sénateurs ! [...]

La conception que l’on se fait du rire et la fonction qu’on lui donne est une question importante, et je voudrais, pour finir, aborder ce point.

Le rire est une arme, un bouclier. J’en reviens à ma citation initiale de MELVILLE : on ne peut pas atteindre celui qui rit, s’il prend tout à la rigolade c’est un génie du relativisme absolu.

Le rire est aussi une réaction personnelle, instinctive, incontrôlable. Poussons la chose à l’extrême : celui qui rit à gorge déployée sans s’arrêter, et parfois sans motif, est alors un fou pour qui la réalité n’a plus de consistance.

Pour ma part, j'ose croire que produire du rire et de l'humour nécessite une certaine dose d'intelligence, une certaine subtilité d'esprit.

D'ailleurs, en politique, on assimile souvent l'humour et le trait d'esprit, la répartie. Faut bien distinguer, Mesdames et Messieurs les Professeurs. Le trait d'esprit n'est pas nécessairement drôle et l'humour nécessairement très subtil...

À quelqu'un qui lui demandait ce qu'il pensait du Maréchal JUIN – connu pour avoir tardivement rejoint les rangs de la Résistance durant la Seconde Guerre mondiale – le Général DE GAULLE répondit : « *Juin ? de quelle année ?* ».

[...] Il y a les élections en Angleterre, la guerre se termine, et ATLEE, la nullité totale... CHURCHILL disait de lui « *une voiture vide s'arrête devant le 10 Downing Street, il en descend quand même Monsieur ATLEE...* ».

Il avait d'ailleurs, c'est très bizarre, une haine pour ATLEE. Entre autres, CHURCHILL était en train de pisser à la Chambre des communes et ATLEE arrive. Il avance un peu et dit « *ATLEE, ne vous mettez pas à côté, dès que vous voyez un gros morceau vous le nationalisez !* ». Et il ajoute après, à l'attention d'un nouveau Député qui demande où sont les toilettes : « *c'est au fond du couloir, il y a marqué « gentleman », entrez quand même !* ».

Aujourd'hui on n'ose plus, on n'ose pas dire ça. Et alors je me suis intéressé aux choses apocryphes. Pour écrire quelque chose d'apocryphe – qui n'a jamais existé mais qui doit être très vraisemblable et reconnu par les experts – il faut quand même bien peaufiner. J'ai mon Chef de Cabinet très malin, qui réussit à trouver des choses mais... Il faut trouver. Et j'avais dit, après tout, qu'est-ce qui s'est passé le 11 novembre 1940 à Londres ?

CHURCHILL et DE GAULLE étaient là. Lui était avec sa vareuse, et il attend CHURCHILL. CHURCHILL est en retard comme d'habitude. Et il arrive, avec un costume rayé, le panama, les chaussures bicolores, la canne à pommeau d'argent et le cigare, forcément. Et DE GAULLE dit « *c'est quand même pas le carnaval de Londres* ». L'autre, très lentement se dirige vers lui, « *tout le monde ne peut pas se déguiser en soldat inconnu !* ». Ça n'a jamais été dit, vous pensez bien. [...]

Et la différence entre la répartie et l'humour. L'humour aujourd'hui on connaît, avec déviance. L'humour c'est aussi se moquer de soi. Ce n'est pas la dérision. On confond souvent les deux. Mais aujourd'hui une discipline a disparu, c'est la répartie.

Rappelez-vous : CHURCHILL reçoit deux billets de théâtre de Georges-Bernard SHAW, qu'il haïssait. Celui-ci lui écrit « *Voici deux places de théâtre, au cas où vous auriez encore un amis* ». Et l'autre lui répond « *Je ne pourrai pas venir à la première, mais j'irai à la seconde si elle a lieu !* ».

Ce sont des camées, c'est ciselé. Aujourd'hui vous en connaissez capables de... et puis rappelez-vous cette fameuse Lady qui haïssait CHURCHILL et qui lui disait « *Si j'étais votre épouse, je mettrais de l'arsenic dans votre thé* ». Et l'autre répondit « *Et moi si j'étais votre mari, je le boirais* ».

Alors ça a quand même un peu disparu. Le bon mot qui provoque le rire peut être l'outil de toutes les perfidies et, en politique, il peut être un moyen d'humilier, de blesser, de marquer sa supériorité.

L'humour n'est pas obligatoirement gentil, c'est aussi l'émanation d'une intelligence qui se met en branle pour atteindre une cible, je vous l'ai montré avec ma mauvaise foi pour JUPPE.

Le Prix de l'Humour politique, remis chaque année, recense ces petites perfidies entre amis, généralement décochées au détour d'une interview.

J'en suis désormais exclu à vie, pour avoir déjà obtenu ce Prix à trois reprises ! La loi c'est une fois. Et pourtant mes boutades ne sont pas méchantes... C'est vrai qu'on m'a fait maintenant parrain du Grand Prix de l'Humour, ça c'est très corse. En Corse, il y a plus de parrains que de témoins, c'est pour ça qu'il y a plus de baptêmes que de mariages.

J'ai par exemple été récompensé pour avoir dit dans les années 1980, à propos du Ministre de la Justice de l'époque : « *Saint-Louis rendait la Justice sous un chêne, Arpaillage la rend comme un gland !* ».

Cette amabilité a tout de même permis à ce sympathique personnage de passer à la postérité car, sinon, qui s'en souviendrait...

D'ailleurs, c'était limite. Le mot « gland »... même si COLUCHE l'avait déjà employé. Mes collègues m'ont dit que j'y avais été un peu fort. Deux jours plus tard, il y a eu une grande évasion, et le malheureux ARPAILLANGE, avec sa voix de fausset, dit « *sur les 52 évadés, 53 ont été repris !* ».

On voyait le rire monter physiquement dans l'hémicycle, parce que personne ne l'écoutait et chacun « *qu'est-ce qu'il a dit, qu'est-ce qu'il a dit !* ». Donc j'ai été pardonné pour le gland.

L'humour a une fonction de combat, de mise en valeur ou d'anéantissement au sein de la classe politique.

Néanmoins, il faut aller au-delà. L'humour, j'en suis convaincu, a intrinsèquement une éminente fonction politique.

Quelle meilleure preuve de souveraineté, d'indépendance, que de moquer les puissants, de les ridiculiser ? [...]

Être en capacité de fustiger par le rire ceux qui détiennent l'autorité, c'est la plus élémentaire marque d'indépendance d'esprit, d'insoumission, voire de résistance. C'est bien une marque d'intelligence car celui qui se rit des puissants a forcément conscience de leurs forces et leurs faiblesses.

Souvenons-nous des satires et des libelles publiés à foison dès les premiers temps de l'imprimerie, contre tel ou tel monarque ; les livres de RABELAIS, ridiculisant le clergé et les moines de son temps, ce qui lui valut la censure.

Ou les sculptures caricaturales réalisées par Honoré DAUMIER sur les hommes politiques du XIX^{ème} siècle – exposées aujourd'hui au Musée d'Orsay – ainsi que ses dessins.

Vous avez justement et très joliment illustré le programme de ce colloque avec la caricature du roi Louis-Philippe en poire, signe que les artistes avaient acquis la liberté de ne plus se soumettre et de défier ouvertement le pouvoir en place.

L'humour est une affaire très sérieuse, la meilleure preuve c'est qu'on continue d'en mourir, d'être emprisonné ou censuré pour cela.

Condition de la démocratie, un peuple souverain peut et doit se moquer de ceux qui le gouverne, comme de toute autre autorité, qu'elle soit militaire, religieuse, judiciaire... qui entend exercer une domination sur lui. [...]

J'avais écrit en 1998 un ouvrage *Ces imbéciles qui nous gouvernent*. 90 000 ventes, très beau succès... fiscal ! Je me plaçais dans la lignée de pamphlétaires, beaucoup à partir du rapport de la Cour des Comptes. Je tournais en ridicule quelques-uns des spécimens les plus emblématiques de la classe politique de l'époque.

C'est un thème intemporel, il y a toujours des gens qui se croient excellents parce qu'ils détiennent l'autorité, alors qu'ils sont seulement brillants par éclipse...

C'est une bonne chose de mettre chacun face à ses déficiences par le biais du rire, qu'on soit simple citoyen ou dirigeant politique. « Les Guignols de l'info » nous ont longtemps été enviés. Même si la moquerie n'est ni toujours drôle ni partagée, elle a le mérite d'exister et de signaler le pouls de la démocratie.

Je le disais tout à l'heure, je regrette que, de nos jours, les humoristes ne se saisissent pas davantage de la politique comme matière d'humour. Certains le font, bien sûr. Mais j'ai pourtant l'impression qu'ils n'exploitent pas le filon entièrement !

Est-ce de la frilosité ou peut-être, et c'est plus grave, un effet du désintérêt et de la désacralisation de la politique. Si les citoyens n'ont même plus envie de rire de leurs dirigeants, c'est dire l'éloignement, la fracture entre le peuple souverain et ceux qui sont censés le représenter...

Car, dans le fond, l'on rit de ceux qu'on aime, qu'on admire, qu'on déteste, qui nous intriguent... Lorsqu'il n'y a plus que de l'indifférence, il n'y a plus de volonté d'en rire, c'est sans doute cela le symptôme inquiétant.

Prenons conscience de la nécessité, surtout du formidable pouvoir du rire. Comment ne pas souligner l'élection, à travers le monde, d'humoristes tels que Beppe GRILLO en Italie ou Jimmy MORALES, récemment, à la Présidence du Guatemala.

Il y a évidemment une bonne dose de populisme dans leur discours mais la population leur a fait confiance. On ne peut pas avoir d'avis négatif sur celui qui nous a fait rire, il nous est sympathique, il nous apparaît humain.

Humain, et ce sera ma conclusion Mesdames et Messieurs. Souvenez-vous de l'adresse aux lecteurs en préambule du *Gargantua* de RABELAIS : « *Il vaut mieux traiter du rire que des larmes, parce que rire est le propre de l'homme. Vivez joyeux.* »

Notre quotidien est entaillé de beaucoup de tristesse mais efforçons-nous de préserver le rire. N'est-ce pas d'ailleurs le rire et la fête que les terroristes ont tenté d'abattre le 13 novembre dernier ?

Notre rapport à l'humour évolue au gré des changements de notre époque, des nouvelles sensibilités, des nouvelles législations.

Malgré tout, je crois sincèrement qu'il est du devoir de tout citoyen de faire acte de résistance en riant, en riant des puissants, en faisant vivre la démocratie par la caricature et l'humour sur

tous les sujets. Quel plus bel hommage à rendre à toutes ces victimes qui ne peuvent plus rire, de Cabu aux danseurs du Bataclan.

Ne pensons pas naïvement que ce qui est acquis l'est *ad vitam aeternam*. C'est lorsque l'on se prend trop au sérieux que naît l'arbitraire et que s'endort le libre-arbitre.

En 40 ans de carrière, je me suis efforcé de rire du monde politique et de faire rire mes concitoyens. À eux de ne pas abdiquer leur droit de moquerie.

Je remercie une nouvelle fois les organisateurs pour leur invitation et un grand bravo !
Le rire méritait bien qu'on lui consacre un colloque, Monsieur le Président, dans un moment où la gravité nous oppresse. C'est un rayon de lumière qu'on ne peut manquer de savourer.

Comme RABELAIS, je vous le dis donc : « *vivez, joyeux* » !

André SANTINI

Ancien Ministre

Député-Maire d'Issy-les-Moulineaux